



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Entretien

Le lieu vide comme garant de liberté et de changement. Entretien avec Ariane Bazan

The empty place as a guarantee of freedom and change. Interview with Ariane Bazan

A. Bazan^a, L. Poenaru^{b,*}

^a Université Libre de Bruxelles, Faculté des Sciences Psychologiques et de l'Éducation, 1050 Bruxelles, Belgique

^b Centre médical de Peillonex, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

Liviu Poenaru : Ariane Bazan, vous êtes Professeure de psychologie clinique à l'université libre de Bruxelles et auteur notamment du livre *Des fantômes dans la voix* (chez Liber, 2007). Vous êtes active sur plan international dans la recherche à l'interface entre psychanalyse et neurosciences et vous dirigez la revue *Psychoanalysis and Neuropsychanalysis* (Frontiers in Psychology). La perspective de la revue *In Analysis* est fondamentalement épistémologique et part de l'idée que ce terrain d'interrogation a la vertu de produire un dialogue critique et constructif, permettant des réaménagements conceptuels en dehors des clivages et des idées reçues. Quel est, selon vous, le statut épistémologique actuel de la psychanalyse ? Plus précisément, comment l'épistémologie psychanalytique que l'on peut qualifier de « régionale » s'articule-t-elle avec une épistémologie générale interrogeant de manière critique les conditions d'élaboration des connaissances scientifiques ?

Ariane Bazan : Pour moi, bien que consciente du caractère controversé de cette position, la psychanalyse est une science. Elle est une science au sens noble du terme, au sens qui fait référence à ce que science veut dire historiquement, et notamment, à ce qui fait trait à cette réponse de Charcot au jeune Freud qui lui soumet qu'une de ses positions contredit la théorie Young-Helmholtz : « La théorie, c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister ». La psychanalyse n'a donc pas, pour moi, le statut d'une philosophie. On pourrait d'ailleurs en boutade faire répondre par le même propos le clinicien Charcot au philosophe Hegel qui aurait dit : « Si les faits ne correspondent pas à la théorie, tant pis pour les faits ! ». Paradoxalement, je trouve que les deux positions sont valables, et doivent être tenues, et que c'est dans le champ de tension entre l'épistémologie philosophique et l'épistémologie scientifique (empirique) que le sens de la vie (humaine) se laisse saisir le plus heureusement.

Pour ce qui concerne le caractère régional de la psychanalyse, je me nourris de ce qui me semble le plus heuristique pour un dialogue des sciences, et cela revient souvent à relire principalement Freud et Lacan dans le texte. Pour les postfreudiens et les Lacaniens.– sauf pour quelques exceptions, et ne considérant pas

tout ce que je n'ai pas lu – je n'y trouve pas, jusqu'ici, le bonheur que j'ai à lire Freud et Lacan eux-mêmes. Je sens que j'ai plus d'amour pour Freud que pour Lacan, mais je suis aussi consciente que c'est grâce à Lacan que j'aime Freud, et donc j'aime Lacan aussi pour m'avoir donné à aimer Freud ! J'ai l'impression d'avoir les mains pleines déjà avec ces deux-là, et je ne cherche pas particulièrement à réconcilier la diversité des positions psychanalytiques par rapport à une position épistémologique générale. Je n'appartiens plus à aucun groupe, bien que ce ne soit pas le résultat d'une décision consciente. Dès qu'on est plus de trois, je commence à me sentir mal à l'aise, et à vouloir partir. (Parfois, d'ailleurs, j'ai ce même sentiment quand je suis déjà rien qu'avec moi-même.)

Poenaru : Pour Pierre-Henri Castel (*In Analysis*, ce numéro), l'épistémologie psychanalytique est confrontée à une impasse générée par l'autovalidation pseudo-épistémologique que l'auteur conçoit comme un symptôme terminal de sa marginalisation dans le champ des sciences et celui de la philosophie des sciences. Que pensez-vous de ce positionnement ?

Bazan : Ben oui, si la psychanalyse cherche à être validée de façon « externe » pour ainsi dire, elle se vide et se perd. Elle n'est intéressante et précieuse que pour autant qu'elle se tienne à sa propre rigueur, et de la façon la plus stricte. Sa théorie est le fruit d'une réflexion qui se nourrit de l'empirie clinique. Elle a un accès à un matériel empirique tout à fait exclusif : l'intimité de l'âme humaine. Si elle doute du statut d'autorité que cet accès privilégié lui procure, elle est indigne de la confiance dont elle est investie par les patients, les analysants. Elle n'est pas à la hauteur. Pour moi, l'engagement dans un dialogue des sciences, avec d'autres disciplines scientifiques, n'a pas d'ambition de validation. Je pense que d'un point de vue éthique, il faut se risquer au dialogue avec un champ différent, car ce n'est que dans la distinction qu'on peut un peu entendre sa propre parole. Mais ce champ de recoupement ne doit pas, d'un point de vue éthique, nécessairement se situer du côté des neurosciences ou des sciences cognitives – il peut aussi s'agir de l'histoire, de l'art, de la littérature, etc. Il se trouve que, étant d'abord biologiste, tout en moi déborde à faire se recouper psychanalyse et biologie.

L'épistémologie de cet exercice d'interface entre psychanalyse et biologie est la suivante : ce qui est fascinant à notre époque c'est que le champ, dont le père avait dit qu'« un trésor était caché dedans » (l'imagerie cérébrale contiendrait les secrets de l'âme) est

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com (L. Poenaru).

presqu'entièrement labouré maintenant, et que nous aurons donc bientôt, par retour des choses, le privilège de la révélation du sens des derniers mots du père. Cette révélation n'est à notre portée que grâce à l'ultime déshabillage du cerveau : nous aurons crevé chaque neurone, sans y trouver l'âme. Ce n'est qu'en revenant de cette vaine quête du Graal, que nous serons dans les conditions pour qu'autre chose puisse se donner à penser. Ce n'est qu'en regardant jusqu'au bout, qu'on peut saisir ce que veut précisément dire ne rien voir. De ce point de vue, je suis absolument en faveur de la pornographie.

Que peut signifier « la psychanalyse » dans cette révélation ? Ce qui se passe avec les avancées neuroscientifiques, c'est que plus nous avançons, plus nous nous perdons : le cerveau n'a aucun parti pris, il est tellement multiconnecté dans tous les sens, qu'il est très peu en mesure de démentir une hypothèse sur son fonctionnement. Les fonctions les plus diverses ont souvent été attribuées aux mêmes circuits neuronaux, souvent prouvées à l'appui. C'est ce qui se passe avec les neurones miroirs en ce moment, par exemple. Mais il y a dix ans, le même engouement existait pour le cerveau émotionnel, suite aux découvertes de Joseph LeDoux. Pendant les années 1970 et 1980, le cerveau dit « limbique » de MacLean était la clé populaire pour comprendre une large diversité de phénomènes, et avant ça le cortex préfrontal, à la suite des recherches de Fuster, était porté au pinacle comme l'explication de tous les phénomènes mentaux humains. Vous voyez, les neurosciences, par excellence, sont sensibles aux modes, et une mode remplace une autre, sans que la précédente soit nécessairement démentie – et ce qui est plus étonnant encore, chaque hypothèse est vérifiée, validée, par du matériel empirique. Si vous êtes plutôt dans une théorie d'apprentissage et que vous interrogez le circuit mésolimbique dopaminergique sous l'angle de l'apprentissage, vous trouverez une validation empirique. Mais si votre tradition de recherche est plutôt dans le domaine de l'attention, vous trouverez également une validation empirique à partir de ce circuit mésolimbique. Si vous êtes plutôt intéressé par les assuétudes, le circuit mésolimbique sera votre champion. Si, en revanche, c'est le syndrome du stress post-traumatique qui fait l'objet de vos recherches, interroger ce circuit dopaminergique confirmera encore vos hypothèses. Etcétera, etcétera. Le cerveau confirme (presque) toujours. En fait, on s'y perd parce qu'on trouve à chaque fois.

C'est là que la psychanalyse peut avoir un rôle spécifique : elle propose une théorie pour découper le cerveau. Elle propose des concepts qui peuvent être utilisés comme instruments pour découper ce qu'on voit dans les images cérébrales. Ces concepts ne sont pas des théories ad hoc à partir de l'expérience scientifique ciblée sur le fonctionnement de la zone cérébrale étudiée, mais viennent du fonctionnement de l'âme, et c'est pour ça que ces concepts ont une efficacité autre à découper, une vraie efficacité à découper. Des concepts tels que processus primaires et secondaires, le signifiant, le refoulement, la jouissance, permettent d'interpréter le fonctionnement cérébral par rapport à un nombre restreint de logiques dynamiques qui résument un grand nombre de phénomènes à la fois, tant du côté du fonctionnement cognitif, affectif et plus généralement mental, que du côté de la psychopathologie. La direction épistémologique sensée de l'exercice d'interface est donc de la psychanalyse au cerveau et non du cerveau à la psychanalyse. C'est dans son efficacité heuristique à montrer ce qui se laisse saisir du fonctionnement cérébral que, par retour des choses, « la psychanalyse » peut recueillir une forme paradoxale de validation pour certains de ces concepts.

Loin de penser que « la psychanalyse » soit dans une phase terminale de marginalisation, je pense qu'elle est dans un Momentum historique propice à sa vitalité. Mais comme vous savez, le temps des cerises est toujours très, très bref, une fois juillet venu, elles se font déjà rares. Dans la mesure même où « la psychanalyse » arrive à profiter de ce Momentum, elle sera, comme tout,

immédiatement l'objet de nouvelles reprises idéologiques, et surtout de neutralisation de son caractère radical, en particulier, paradoxalement, de neutralisation par enthousiasme et par partisanisme.

Poenaru : L'articulation psychanalyse-sciences s'est effectuées, les dernières années, à partir de travaux neuroscientifiques qui, dans leur ensemble, ont confirmé certaines thèses psychanalytiques et ont permis de nouvelles explorations au plus près du fonctionnement du cerveau. Il me semble, toutefois, que tout un panel scientifique n'a pas été convoqué au rendez-vous ; je fais référence principalement aux sciences humaines et sociales, ainsi qu'aux sciences du vivant. Et je pense tout particulièrement à la psychologie du développement dont les découvertes me semblent représenter un terrain très fécond de dialogue avec la psychanalyse. Comment expliquez-vous ce désintérêt pour une cohabitation avec des disciplines incontournables pour la connaissance de l'humain ?

Bazan : À mon avis, l'explication est plutôt simple. Dans les articulations auxquelles vous faites références, « la psychanalyse » s'est « adaptée » au vocabulaire, aux attentes, pour « se mettre à table avec les autres » (expression utilisée par Fonagy, 2003, p. 75 “to take its place at the high table of the scientific study of the mind”). Elle s'est défaite de sa radicalité, même jusqu'à relativiser les concepts fondateurs tels que l'inconscient, le refoulement, mais certainement en se distanciant de son côté « scandaleux » du côté de ses théories sexuelles, par exemple. Dans la mesure où elle s'est ainsi « normalisée », un nombre de partenaires ont eu « la grandeur d'âme » de laisser de côté les vieilles rancunes et de l'accepter, voire de l'inviter à table, voire parfois même de la flatter. Elle est devenue une dame bien comme il faut, qu'on doit se rappeler d'inviter, pour s'assurer le plus possible de la bonne entente, mais ainsi « assagie » elle n'est plus en rien nécessaire. Elle n'offre pas de *plus-value* : on l'inclut, pour des raisons politiques, mais elle n'apporte pas d'éclairage exclusif. Certainement dans les théories développementales, on s'en sort très bien sans la psychanalyse.

Reprenons les études sur le circuit mésolimbique dopaminergique. La *plus-value* que peut apporter « la psychanalyse » est de proposer une seule logique dynamique qui regroupe de façon cohérente les différentes facettes de fonctionnement révélées (aussi) par l'expérience en sciences cognitives et qui peut, de façon parcimonieuse, expliquer en même temps tant des aspects cruciaux de la psychopathologie de la vie quotidienne (c'est-à-dire, de la condition humaine), que de la clinique psychopathologique. Elle se propose donc, comme discipline scientifique, une alternative à la confettisation du savoir psychique produit du côté des sciences cognitives. Nous avons ainsi proposé que le fonctionnement du circuit mésolimbique dopaminergique explique en même temps :

- l'architecture de la pulsion proposée par Freud, que Shevrin met en parallèle avec le *seeking system* très populaire en neurosciences affectives de Panksepp ;
- le rôle de la récompense pour l'expérience, avec un parallèle entre l'expérience de satisfaction de Freud et le pic de dopamine récompensant de Schultz ;
- la centralité de la mise sous tension du corps, décrite par Lacan et mise en parallèle avec le fonctionnement du *pleasure center*, point de départ historique de Olds et Milner pour les recherches sur ce circuit mésolimbique ;
- la répétition des comportements associés préalablement à l'événement avec un parallèle entre la pulsion de répétition décrite par Freud et reprise sous sa forme de commémoration par Lacan, et le phénomène d'*incentive sensitization* bien décrit par le neuroscientifique de premier plan Kent Berridge.

Mais pour faire cet exercice, nous avons pris au sérieux un concept des plus inaccessibles de Lacan, celui de la jouissance, car

ce que je viens de vous décrire sont tous des aspects « différents » de la jouissance, confettisés du côté des sciences cognitives, et repris dans une cohérence logique par « la psychanalyse » seulement, cohérence qui se voit substantifiée dans le corps puisqu'il s'agirait là aussi en effet des différentes facettes – et plus particulièrement des différents temps – d'une seule logique physiologique, celle du circuit mésolimbique dopaminergique.

Poenaru : Je suis entièrement d'accord avec vous : la psychanalyse n'a pas à perdre sa spécificité et se présenter comme une « dame bien comme il faut » ; ce serait faire fausse route quant au nécessaire dialogue psychanalyse-sciences et à l'avancement des connaissances. Pour revenir aux théories développementales, il me semble qu'elles sont pourtant très imprégnées de la psychanalyse – je pense notamment aux travaux de Daniel Stern qui a beaucoup influencé les recherches dans ce domaine à Genève et dans le monde. La psychanalyse doit-elle en faire autant et prendre en considération les recherches concernant les particularités du développement afin de mieux repérer la différence entre le normal et le pathologique, et la manière dont l'histoire individuelle vient modifier les processus et les étapes du développement ?

Bazan : Il faut s'interroger sur la notion d'« étapes du développement ». Stern et d'autres se situent, comme je les perçois, dans une approche qui considère un développement humain, en relation avec les autres, en essayant d'en caractériser des étapes. Comme je le comprends, il s'agit d'un déroulement de ces étapes selon des logiques de la construction du soi. J'ai du mal à saisir le caractère heuristique ou de révélation de ces recherches, qui me semblent mettre simplement des mots sur des intuitions ou des évidences ? Pour prendre un exemple que je connais, la théorie de la construction du Soi de Damasio, elle me semble une théorie morte avant même son énonciation. Personne – probablement même pas Damasio lui-même – ne peut l'énoncer sans pense-bête, avec dans le bon ordre les différents « soi ». Voilà ce qu'on appelle "être mort" quand il s'agit d'une théorie. Les théories de l'attachement n'arrivent pas à me saisir, mais ça en dit peut-être plus sur moi qu'autre chose ? Que disent ces théories de l'attachement, sauf à me tromper ? Disent-elles quoi que ce soit qui différencie l'humain du mammifère ? Au contraire, elles me semblent mettre l'humain dans la perspective de l'animal mammifère, non ? C'est sur les points où ça ne marche pas, que ça commence à m'intéresser, comme quand Fonagy développe la non-mise en miroir de la mère des gestes de l'enfant par rapport à la masturbation, et l'énigme du sexuel qui pourrait y trouver des racines. J'ai du mal aussi avec la non-différenciation de l'empathie et de l'altruisme, et du grand bain humaniste dans lesquels les deux sont trempés, alors que c'est dans la différence que se situe la possibilité de la civilisation : l'altruisme commence où l'empathie s'arrête. La civilisation c'est l'autre versant de l'interdit de l'inceste : l'obligation de l'exogamie, l'obligation d'accueillir dans l'intimité de son étreinte celui pour lequel nous sommes sans moyen de le saisir par empathie, celui qui est dès lors à proprement parler étranger. Accueillir dans son intimité celui avec qui on résonne par empathie, c'est se faire du bien, c'est trouver des voies détournées de décharges de ces propres tensions. Ça fait du bien, il faut se faire du bien, mais l'humain est capable d'aller bien au-delà, dans des contrées qui n'ont rien à voir avec cette autosatisfaction, dans l'exploration de ce qui est d'abord radicalement sans repères. Et c'est ce qui fait la possibilité de la civilisation. Cette ouverture à embrasser (avec passion) ce qui reste sans repère empathique est aussi ce qui permet de se soumettre à de la contingence, à des règles qui sont sans « raison » du point de vue de l'empathie. Pourquoi s'arrêter au feu rouge, aller dormir à 20 h, passer des contrôles douaniers ? Tout ça ne se laisse comprendre par empathie, et pourtant l'humain peut embrasser cette contingence ! Et c'est parce qu'il le

peut, qu'il bascule de la condition mammiférienne à la condition humaine.

Quid aussi de tout le registre sexuel ? Quid de tous ces fantasmes qu'on retrouve dans les analyses aux âges adultes, et qui semblent avoir leurs racines dans l'enfance, et qui ne semblent répondre à aucune logique raisonnable du point de vue de la psychologie de l'évolution ni du développement ? Un des fantasmes fréquents chez l'homme sont les rapports lesbiens ; comprenez-vous cela à la lumière soit de la psychologie de l'évolution ou du développement ? J'avais un patient psychotique qui vivait depuis ses 14 ans en centre psychiatrique et qui n'avait jamais lu un livre, même s'il maîtrisait (bien !) l'écriture. Sur des petits bouts de papier il m'écrivait ses fantasmes sans tabou aucun. C'était l'histoire d'O réinventée par un homme plutôt isolé et sans repères littéraires. Une des images qui sont pour lui des plus excitantes depuis l'enfance est l'image d'une fille ou d'une femme qui doit aller uriner et qu'on empêche de le faire et puis le moment où elle vide enfin sa vessie. Que nous disent les théories du développement pour saisir cette excitation qui permet la jouissance pendant toute une vie ? Un homme que j'ai en analyse parle du fantasme d'écrasement par une femme, et qui semble trouver ses racines à des âges très précoces. Bien des femmes – elles sont bien dans leur peau, ont le plus souvent un métier dont elles sont fières, sont droites, productives et vigoureuses – ont des fantasmes de domination : par exemple, d'être tirées par les cheveux, d'être obligées à la fellation, et souvent avec vigueur. Ce sont toutes des réalités de l'intime humain, on les rencontre dans les analyses, mais, sauf à me tromper, aucune théorie de la psychologie de l'évolution ou du développement ne fournit des repères pour les situer. Pour le dire platement : ça correspond à quoi tout ça, ça rime à quoi ? Je dirais qu'il s'agit de formes bien paradoxales d'amour, bien au-delà des simples résonances empathiques et de réciprocité, non ? Pour ma part, c'est ce qui m'intéresse, et quand on aura intégré ces aspects-là dans un tableau plus complet de l'humain, revoyons un peu toutes ces théories du développement dans ce contexte...

Poenaru : Ce sont des questions très complexes qui, à mon sens, interrogent l'indissociable rapport entre général et particulier qui exige un large espace de discussion. Elles imposent également une meilleure distinction entre approche clinique et approche de recherche, comme entre psychanalyse et psychothérapies d'orientation psychanalytique. Nous espérons pouvoir développer ces sujets dans la suite du projet *In Analysis* et que cet échange incitera nos lecteurs à nous transmettre leurs réflexions et commentaires pour la rubrique *Après-coup de la revue*. Poursuivons. Vous êtes également docteur en biologie. Que peut apporter la biologie et son modèle épistémologique à la psychanalyse en termes de connaissance du vivant ?

Bazan : De la précision. Les mécanismes psychiques émergent du substrat biologique en réponse à l'autre appelant, en réponse au niveau social donc. Même si, une fois mis en place, ils fonctionnent de façon autonome, ils restent marqués de cette genèse et limités par cette condition. N'est pas psychique ce qu'on veut : l'irrationalité et la tendance transgressive sont irréductibles du fait de la condition incarnée de l'humain.

À propos de l'irrationalité : Le langage est une motricité tout à fait particulière : le geste peut être d'un point de vue moteur (du point de vue formel) exactement le même mais en même temps changer radicalement de signification. C'est de l'inédit du côté biologique : tout fonctionnement neuronal s'appuie sur la reconnaissance de patterns, et les patterns similaires sont associés (c'est le processus Freudien dit primaire). Pour le langage cette associativité doit connaître un moment structurel suspendu – puisqu'un chat peut être un chapeau ou un châtelain ou un chat roux. La suspension est biologiquement un deuxième temps – au

prix d'un appareil inhibiteur très couteux (c'est le processus Freudien dit secondaire) : c'est-à-dire, qu'il s'ajoute mais que de façon irréductible le primaire, l'associatif, est d'abord toujours déjà là. Ça ne peut donner que des courts-circuits, des malentendus, des symptômes et de l'irrationnel : cet irrationnel est un des prix que l'humain paye pour sa condition (pour le langage). La biologie impose les limites qui sont les talons d'Achilles de la condition humaine.

À propos de la tendance transgressive : Le corps interne (le sac de systèmes dits végétatifs que nous partageons avec les reptiles : respiration, circulation sanguine, digestion, excrétion etc.) et le corps externe (le corps du squelette et des muscles squelettiques des vertébrés) sont deux corps dont l'un s'est déposé comme une poupée russe sur l'autre. Ils s'ajustent l'un à l'autre et cet ajustement est dans l'histoire de l'organisme. L'humain, naissant de façon prématuré, plus qu'un autre mammifère, doit sa survie à ces mécanismes d'ajustement. Alors qu'un poulain après quelques heures se met sur ses pattes et va têter la mère, le petit d'homme crie, dépend de l'interprétation du cri et, à condition qu'on l'ait mis à un sein, suce. Le lait qui entre est une surprise qui crée un événement, et l'événement marque historiquement l'action associée du petit d'homme, par exemple, le fait de sucer. La contingence des événements s'inscrit ainsi biologiquement dans le corps de l'humain, et c'est alors la biologie qui va convier l'humain à son histoire : chaque nouvelle faim fera réémerger une tension à sucer. En d'autres termes, c'est la biologie qui aliène le sujet à son histoire car il sera amené à répéter en dehors du sens, à être tributaire de ce qui a été, indépendamment de ce qui est, à commémorer au lieu de vivre. À toutes les philosophies et les thérapies de l'instant et du présent, par la biologie nous pouvons répondre : cette tendance transgressive, cette mort avant la mort, est inscrite au sein même de la vie (humaine), elle est irréductible.

Poenaru : Quelle est la place de la mémoire cellulaire dans la dynamique du vivant et comment pourrait-on l'intégrer dans la mémoire inconsciente et son élaboration ?

Bazan : Il n'y en a pas. Le psychique est sans rapport à la mémoire cellulaire. Pour ce qui est de la mémoire du corps, voire les mécanismes de marquage (dopaminergique) auquel je viens de faire allusion.

Poenaru : En septembre 2017, dans le cadre des Journées scientifiques de la Société suisse de psychanalyse, Mark Solms nous a présenté sa perspective neuropsychanalytique sur l'inconscient, qui localise le système « préconscient » de Freud dans le cortex et son système « inconscient » dans les systèmes de mémoire non déclaratifs, principalement dans les ganglions de la base et le cervelet. Solms postule par ailleurs que le refoulé ne revient pas, mais uniquement l'affect. Affirmations complexes que nous ne pouvons pas développer ici. Je voudrais pointer la réaction du public et une question récurrente qui a été posée : Oui, mais qu'est-ce qu'on peut en faire dans la clinique ? Que pensez-vous de cette question ?

Bazan : Je pense que Mark Solms se trompe sur le fait que le refoulé ne revient pas, mais uniquement l'affect. Il a traduit presque l'œuvre entière de Freud (les *Gesammelte Werke*) : Freud détaille bien – dans *L'interprétation des rêves* c'est à peu près sur chaque page – ce qu'il en est du retour du refoulé, en particulier sous sa forme linguistique, phonémique. Signorelli est un vrai cas d'école, c'est un exemple époustoufflant. Mais la *Traumdeutung* va encore plus loin, et essaye d'expliquer ce que les rêves font avec les adverbes, les pronoms, la grammaire. C'est vrai que l'affect est ce qui cherche le plus ostensiblement à revenir : c'est d'ailleurs également comme ça que nous menons des analyses : « cette colère, il me semble que vous l'exprimiez aussi quand vous parliez de votre (père, mère...) ? ». Mais si nous n'entendons que l'affect, nous ratons beaucoup de choses ! Si l'analyste Patrick Gauthier-Lafaye (2017) n'avait pas entendu le bref moment de suspension

quand l'analysante lui dit « Ma mère n'était pas parvenue (...) à etc. », il n'aurait pas relevé « pas parvenue ». Mais c'est un analyste Lacanien, et il répète « pas par'venu ». Ainsi, il ouvre un nouveau pan d'analyse, où viennent se loger tous les sentiments de tristesse de la fille que son père ne soit pas revenu, et qu'elle avait ensevelis par loyauté à sa mère. Pas d'épanchements émotionnels, pas de déversements, pas de tristesse, pas de colère, juste un moment suspendu dans le temps, et un analyste qui peut concevoir que le retour du refoulé se fait par les mots, par les signifiants. Non simplement par les affects, mais aussi par les représentations.

Solms ne peut le penser car, précisément, il ne pense pas les représentations du côté phonémique, mais du côté du contenu – et pensé comme des éléments de contenu, il est absurde que le retour du refoulé prenne ce chemin-là, puisqu'il serait alors aussi menaçant que le refoulé lui-même.

Poenaru : Satisfaire les critères de formation pour devenir psychanalyste d'une société reconnue sur plan international devient de plus en plus difficile. En Suisse, par exemple, le coût d'une analyse (sans parler de la formation, des supervisions, etc.) peut représenter environ la moitié d'un salaire mensuel. Ne pensez-vous pas que ces conditions créent des barrières notables dans la transmission de la psychanalyse ?

Bazan : Oui, c'est absurde et violent. Celui qui ne se méfie pas d'un tel système et accepte de s'y engager, ne fait que se tromper soi-même. Pour ma part, je pratique des prix entre 30 et 70 euros ! La transmission de la psychanalyse ne se fait pas nécessairement par le biais des associations professionnelles.

Poenaru : Le raisonnement hypothético-déductif, sur le modèle du raisonnement médical, semble être un des angles morts de la psychanalyse qui privilégie l'association libre et la régression à deux. Pensez-vous que le raisonnement psychanalytique peut se passer du raisonnement hypothético-déductif ?

Bazan : Non, bien sûr que non. Freud et Lacan étaient de sacrés penseurs. De plus, c'est complètement désespérant que de ne s'adonner qu'à l'association. La vie est sur les rails de la mort, et l'intuition facilite le glissement.

Poenaru : L'on imagine l'analyste silencieusement installé, en attente que quelque chose de l'inconscient émerge afin de l'interpréter. L'image est quelque peu caricaturale et en même temps nécessaire à la récolte des particularités de l'inconscient subjectif. Peu de théoriciens clarifient la multitude des interventions possibles in vivo ; parmi ces interventions qui sont de l'ordre de la technique, pensez-vous que l'analyste peut avoir, par moment, un rôle plus activement organisateur, plus éducatif et plus explicatif en exprimant clairement son raisonnement ?

Bazan : L'analyste, pas plus que quiconque, ne peut exprimer « clairement son raisonnement ». Cependant, en effet, il n'y a pas de prescription technique, il n'y a qu'une éthique de l'analyse et de la clinique en général. Je n'ai pas de règles techniques pour le travail que je mène, j'agis au moment même. J'ai une patiente qui régulièrement crie, pour ne pas dire, hurle pendant les séances. Elle hurle ce que nous hurlons tous depuis la nuit des temps : « Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? » (Pas comme je le souhaite, quand je le souhaite). C'est une fort bonne question, je me la pose également : « Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? ». Mais bon, ce jour-là, cela s'accompagnait d'une autre question récurrente à laquelle une réponse était exigée : « Je vieillis, je laïdis, c'est un fait objectif, tu ne peux pas contredire ceci, c'est tout à fait objectif ». Cette femme d'un certain âge avait un parcours par de nombreux analystes, tous de renom, et quand elle a atterri chez moi, lui collaient à la peau les étiquettes d'hystérique, de *borderline*, etc. Elle avait usé ces précédents analystes, hommes, qui étaient restés consternés par rapport à sa persévérance à réitérer toutes les séances, pendant des années, la même question : « Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? ». Peut-

être en avaient-ils eu marre d'ailleurs. Un analyste lui aurait dit qu'il n'y avait pas de solution à son mal, qu'il venait du fait de la société (néolibérale, méritocrate, consumériste, etc.). Je tenais à prendre ses questions au sérieux et à reconsidérer à chaque fois, à l'infini, sa question « Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? », et à essayer d'y entendre ce qui apparemment restait désespérément sans écho. Mais ce jour-là, j'étais très mal moi-même, je me trouvais très laide moi-même, je me posais la même question, et voilà qu'arrive ma patiente, plus que jamais déçaimée, et résolue à obtenir de moi – de qui elle a l'idée qu'une réponse peut venir – une réponse, comme si je pouvais contrecarrer les effets de l'âge, et par mes formules lui rendre sa beauté rêvée. J'étais mal, fatiguée, je me trouvais inconsistante, et voilà que déferle la tempête. C'est alors que je m'entends dire, non sans fermeté (soudainement retrouvée), non sans hausser le ton (répondre en criant, voilà qui est de l'analyse !) quelque chose du genre : « C'est à l'homme de vous donner le sentiment de beauté, c'est à lui que revient le rôle de vous érotiser. Tout est à la fois érotisable, et aucune beauté objective ne garantit l'érotisation. Un homme à côté de la plus belle femme du monde peut trouver immonde sa façon de mâcher quand elle mange, ou de respirer quand elle dort, ou l'insupporter quand elle parle, ou tousse. Mais quand il y a du désir, tout devient érotisable ». Voilà tout ce qu'il ne faut pas faire en analyse : expliquer, répondre, hausser le ton. Toutes les deux on s'est tues, et j'ai terminé la séance. J'avais l'impression (nous avions l'impression ?) qu'un tiers s'était mêlé de l'analyse et nous avait toutes les deux remises à notre place, redonner de la consistance. Voilà une 'technique' que je n'aviserais à personne, voilà pourtant ce qui s'est passé, et qui a eu de l'effet.

Poenaru : Pensez-vous que nos rapports actuels au numérique modifient les fonctionnements psychiques ? Je pense tout particulièrement au développement psychique et corporel, aux constructions identitaires, etc. Comment peut-on aborder cela au sein des cures/psychothérapies ? L'analyste ou le psychothérapeute a-t-il une responsabilité vis-à-vis de ces nouvelles constructions psychiques qualifiées par beaucoup de dangereuses ? Ceci nous amène à deux autres questions qui me semblent essentielles : Comment intervenir sur le monde interne si l'on n'intervient pas sur l'environnement ? Peut-on traiter autrement que dans une perspective bio-psycho-sociale ?

Bazan : Je ne pense pas que nos rapports actuels au numérique modifient les fonctionnements psychiques constitutifs de la condition humaine. Je ne sais lesquels sont modifiés par le numérique, mais d'après moi rien de bien fondamental ou crucial. Les détresses, les structures, les dynamiques humaines me semblent les mêmes depuis la nuit des temps : ai-je le droit de vivre et de prendre la place dans le groupe humain ? M'aime-t-il/elle et pourquoi (pas) ? Suis-je quelqu'un qu'on peut aimer ? Quel est le sens de ma vie, quel en aura été le sens ? Qu'aurai-je fait de ma vie ? Le danger du monde changeant, et singulièrement des nouvelles technologies, est du même ordre que celui craint avec l'introduction de la machine à vapeur et du train : le lait des vaches regardant passer le train n'a finalement pas tourné et le *railway spine* s'est révélé une 'vulgaire' hystérie. Les dangers externes sont risibles, tout à fait risibles, par rapport aux dangers internes : il s'agit en particulier de la férocité interne, en premier instance dirigée contre soi, et de la compulsion de répétition – ce que Lacan a résumé sous le signifiant de jouissance. Nous sommes à peu près tous pétris, écrasés de jouissance, et pour autant que l'on n'ait pas trouvé à traiter sa propre jouissance, on fait payer les autres. Je répondrais presque de façon caricaturale : on ne peut traiter qu'en dehors du modèle biopsychosocial. Rien ni du biologique ni du social ne peut être invoqué du côté du clinicien : il s'agit pour le traitement du mental précisément de ce qui peut se faire quel que soit son corps ou son environnement. Les nouvelles technologies, la

virtualisation, la robotique auront ceci comme conséquence, qu'elles feront ressortir plus précisément ce qui ne sera pas remplaçable par le virtuel ou la robotique, c'est-à-dire ce qui est singulièrement humain, ce que veut dire que d'être humain. La psychanalyse en particulier sera, à mon avis, étonnamment 'gagnante' dans ces évolutions, car je pense que (bien) plus que d'autres courants thérapeutiques, elle fera émerger un reste irréductible de ce qui ne pourra se voir remplacé par les nouvelles technologies. En effet, toutes les dimensions ayant trait aux volets pédagogique, didactique, de donneur de conseils ou de leçons, toutes les dimensions d'entraînement, de formation, de répétition, d'agenda, de monitoring, etc. se verront très rapidement virtualisées, mais il en sera peut-être de même également pour les volets de soutien inconditionnel et d'empathie, ou d'établissement de liens et d'appartenance à une communauté, etc. Ce qui sera moins facilement remplaçable, sera alors ce qui a trait exclusivement à la direction d'une cure, comme la prise en compte de la logique des signifiants et de la position dans le langage, comme le lien transférentiel et son histoire, avec en particulier précisément le traitement de la jouissance, les points de dite castration et de barre sur le grand Autre, faisant ressortir ainsi plus précisément et plus distinctement le statut particulier de l'approche psychanalytique.

Poenaru : Vous suggérez plus tôt – et vous avez raison – que « n'est pas psychique ce qu'on veut » en mettant l'accent sur l'irrationalité et la tendance transgressive qui doivent être au cœur des préoccupations psychanalytiques. Au-delà de cette position centrale que les praticiens d'orientation psychanalytique doivent tenir, il me semble que les situations cliniques nous exposent à de multiples situations qui tiennent de l'interaction du psychique et du social, comme du biologique. Une femme battue l'est-elle car elle est masochique ? La posture de la femme dans certaines sociétés/cultures ne l'expose-t-elle pas à divers degrés à la violence masculine ? Comment poser la question de l'environnement social et des changements nécessaires aux réaménagements qu'une telle situation requiert ? Dans un tel cas doit-on diriger la patiente vers des services et associations d'aide (hébergement, prises en charge de la personne et des éventuels enfants, etc.) ou doit-on travailler uniquement la composante psychique inconsciente ? Et cette dernière est-elle entièrement autonome vis-à-vis des conditions de vie ? Autre exemple : une infertilité féminine peut-elle être traitée comme une fertilité psychogène avant de connaître les examens médicaux qui clarifient les multiples facteurs à l'origine d'une infertilité voire de connaître la fécondité du partenaire ? Cela fait penser, évidemment, au scandale provoqué par la prise en charge de l'autisme en France... Je veux dire qu'avant de plonger au cœur du psychisme, il existe, à mon sens, des feuillets à déplier, à discuter, à travailler, à réaménager, à éliminer et qui tiennent du registre bio-psycho-social plutôt mal vu dans l'approche psychanalytique comme si tout patient était bien allongé sur un divan bien tempéré, à l'abri de toute contingence extra-psychique...

Bazan : Je dirais qu'il ne faut pas hésiter à renvoyer un patient vers un médecin ou un service social si l'on pense que c'est pertinent. Je n'hésite de toute façon pas à le conseiller : tout ne se traite pas rien que par traitement mental, bien sûr. Cependant, il faut préserver avec vigueur et radicalité l'espace du clinicien : il n'est jamais acquis qu'il reste un lieu vide. Tout est toujours prêt à un faire un lieu de devoirs, un lieu de prescriptions. Rien n'est plus radicalement garant de liberté et de changement qu'un lieu vide. Nous sommes tous prêts à le remplir, il y a un consensus fraternel et universel à vouloir remplir ce qui est vide. La plus grande difficulté de l'analyste est de se faire garant de ce vide. Une femme qui se fait battre est-elle masochiste ? La « réponse » de l'analyste devrait être ce vide : un blanc. Radicalement rien n'est dit d'avance

sur ce point. Celui qui est très mal en point du côté médical ou du côté social n'est pas plus avancé pour expliquer sa vie mentale sur les éléments qui semblent toucher le médical ou le social qu'un autre. Une femme peut être battue parce qu'elle est mal lotie d'un point de vue social et/ou qu'elle en jouit (partiellement) : l'analyste ne peut strictement rien en dire. Si l'analyste est prêt à l'attribuer à un élément prédéterminé, il fait violence à l'honneur que le patient lui fait par sa parole, qui ne peut être qu'un balbutiement. Le balbutiement convie à ce qu'on s'y incline. Même avec un patient, dont la lésion explique son hémiplégie, il faut préserver le vide. J'ai à l'esprit un récit d'analyse d'un collègue avec un tel patient d'ailleurs. C'est au moment où le patient ose explorer de façon tout azimut d'autres pistes par rapport à sa paralysie, qu'il commence à témoigner de petites sensations, picotements et autres, dans son bras paralysé. Je pense que nous sous-estimons tous la contribution du mental, en particulier par rapport au somatique ; en témoignent l'hypnose et l'hystérie de conversion. Mais le rapport du mental au biologique ou au social ne doit jamais être un rapport d'élimination. L'un n'exclut pas l'autre, il s'agit d'autres niveaux

logiques. L'analyste doit rester à son niveau, même s'il peut aussi renvoyer à d'autres ; il serait probablement bien que le médecin ou les acteurs sociaux restent à leur niveau également, tout en renvoyant au niveau du mental s'ils le jugent pertinent.

Poenaru : Il reste à savoir ce qui se passe lorsque le lieu vide rencontre le vide représentatif du patient, voire celui de l'analyste. . . Je vous remercie beaucoup, Ariane Bazan, pour votre participation à notre réflexion commune.

Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Fonagy, P. (2003). *Psychoanalysis today*. *World Psychiatry*, 2, 73–80.
Gauthier-Lafaye, P. (2017). *Conversations psychanalytiques : pour les curieux de tous âges*. Montréal, Québec: Liber.